

LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE
ITINÉRIANT

DU 14 AU 26 NOVEMBRE 2016

EMMANUELLE RICHARD



L'AUTEUR :

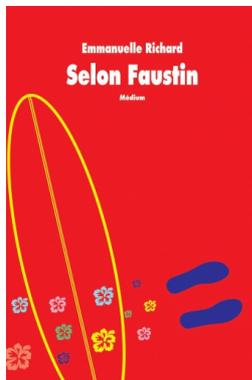
Emmanuelle Richard est née en 1985 en banlieue parisienne. Son premier roman sur l'adolescence, *La Légèreté*, paru aux éditions de l'Olivier en 2014, a été très remarqué par la critique. *Pour la peau*, est son deuxième roman. Elle est aussi l'auteur d'un roman pour la jeunesse *Selon Faustin*, publié en 2010 aux éditions L'École des loisirs.

BIBLIOSIAPHIE :

- ◆ *Selon Faustin*, éditions L'École des loisirs, 2010.
- ◆ *La Légèreté*, éditions de l'Olivier, 2014
- ◆ *Pour la peau*, éditions de l'Olivier, 2016

Présentation sélective des livres :

- ◆ *Selon Faustin*, éditions L'École des loisirs, 2010 (Médium poche).



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Ici, sur la côte, il fait beau toute l'année, on entend l'océan de partout, la première question qu'on pose en se croisant, c'est : « Ça va, les vagues ? »

Tout est tracé d'avance. À 3 ans, mis à l'eau ; à 9 ans, sponsorisés ; à 15 ans, stage d'hiver à Hawaï. Ensuite, les coaches et la compétition.

C'est comme ça. Normal. On est surfeur de père en fils. Sans réfléchir.

Faustin, lui, veut choisir sa vie. Partir loin de l'océan, avec Lise, dont il est amoureux depuis toujours. Trouver sa voie.

C'est alors qu'arrive un nouveau, Charlie. Il a la grâce. Il danse avec les vagues. Lise ne voit plus que lui. Que faire ?

Résumé

Quand on est un adolescent branché à Cap breton, on est né avec un surf accroché aux pieds, on a la mer pour horizon et le vent dans les cheveux. Pourtant Faustin ne veut pas de tout cela. Il fait semblant pour se fondre dans la masse des copains, il s'entraîne pour faire plaisir à son père et il garde l'air cool pour plaire à Lise.

Ce que Faustin aime, c'est lire, passer du temps avec Roger à la maison de retraite. Il veut choisir sa vie et, surtout, partir loin d'ici, oui, mais avec Lise. Sur le chemin de l'indépendance, Faustin devra encore abandonner pas mal de certitudes. Surtout maintenant qu'a débarqué Charlie, le nouveau qui fait corps avec les vagues et qui a la grande, grande classe. Au grand désespoir de Faustin, depuis qu'il est arrivé, Lise n'a plus d'yeux que pour lui.

Extraits de presse :

Article publié dans *Ricochet* : <http://www.ricochet-jeunes.org>

Faustin vit avec ses parents sur la côte landaise. La mer et le surf sont son quotidien, il est né avec et doit faire avec pour surfer sur les traces de son père, ancien champion. La question qu'on se pose entre coéquipiers, ce n'est pas « comment ça va ? » mais plutôt « comment sont les vagues ? ». Pourtant Faustin rêve d'autre chose, de Lise tout d'abord, surfeuse elle aussi, sa meilleure amie, dont il est amoureux. Et puis il voudrait partir, aller voir ailleurs si ce ne serait pas mieux, pouvoir choisir sa vie et son chemin. Mais comment dire cela à son père qui ne voit en lui qu'une manière de prendre sa revanche, à son coach et à son équipe qui ne vivent que pour la compétition ?

Comment décevoir ceux qui comptent sur lui ? Au début de l'hiver, arrive Charlie, venu du Sénégal, un grand gars taciturne et merveilleusement doué pour le surf, qui sait danser sur les vagues et qui fascine ceux qui le voient évoluer sur l'eau, Lise la première. L'irruption de Charlie, la relation qui se noue entre Charlie et Lise, vont changer la donne et permettre à Faustin de trouver le courage de dire ce qu'il veut vraiment.

Voici un très joli livre, dont le récit à la première personne, sonne juste et explore de manière sensible le temps de l'adolescence. L'écriture est finement ciselée, poétique parfois et les mots résonnent et tintent comme une petite musique intérieure. Emmanuelle Richard, dont c'est le premier roman, explore et sait dire la complexité des sentiments du héros : l'amour, l'amitié, la jalousie, le doute, l'impression de n'être pas à sa place, l'impuissance à l'exprimer, la tentation de se laisser porter par les autres, la révolte, l'envie de dire non ...

Même si l'on n'est pas spécialement intéressé par l'univers du surf, on est vite séduit par le ton et par les héros véritablement attachants.

Public concerné : dès 12 ans

◆ *La Légèreté*, éditions de l'Olivier, 2014

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Alors donc, au départ, il y a ça : la maison blanche simple et bourgeoise prêtée ou soldée, peu importe, et puis le reste, le fond : Antoine s'est jeté du pont de Normandie et elle ne sera jamais légère malgré ses quatorze ans et les champs de coquelicots rouges qui éclatent dans sa tête et l'écrasement du ciel délaissé, les vagues violentes des champs d'herbes sèches qui ondulent subitement, l'odeur de boucherie de ce mois de juillet vibrant. »



La légèreté
Emmanuelle
Richard



Éditions de l'Olivier

Elle est rêche, nerveuse, tordue, électrique. Elle ne peut plus attendre, il faut qu'elle rencontre un garçon. D'errances en déplacements sur une île de vacances, dans un village où elle n'a

pas sa place, l'adolescente marche. À la recherche d'autres, pour enfin être vue, car qui peut vivre sans être vu, aimé, désiré ?

Emmanuelle Richard restitue admirablement la sauvagerie de l'adolescence dans ce roman déchirant mais dépourvu de toute forme de sensiblerie

Extraits de presse :

Article publié dans *Libération*, le 26 février 2014, par Virginie Bloch-Lainé

« Elle a attendu l'aventure et les matadors. » L'héroïne de *la Légèreté*, premier roman d'Emmanuelle Richard, a 14 ans. Elle espère embrasser un garçon et perdre sa virginité. Qu'elle lui soit ôtée par un matador : la vie ne vaut rien si elle n'est pas vécue avec éclat, et la vie, pour elle, c'est la sexualité. D'amour, il n'est pas tellement question pour le moment. Pour accomplir son projet, elle a devant elle quelques semaines de vacances à l'île de Ré avec ses parents et son petit frère. Ils n'existent qu'à travers les mots et les gestes qu'elle nous rapporte d'eux.

La Légèreté est un roman d'une finesse et d'une précision extrêmes sur les souvenirs universels d'un âge tendu vers l'avenir. L'intensité qui caractérise l'adolescence, Emmanuelle Richard la met moins dans les rapports difficiles de son héroïne avec les autres que dans sa détermination à «*habiter un corps vivant*» : «*Je suis jeune et belle et en devenir, mon corps est fort j'ai la vie devant moi*», pense-t-elle un jour d'euphorie. Cette confiance en soi rappelle celle de Susan Sontag à 15 ans, découverte dans son journal. *La Légèreté* aussi est le journal d'un corps hypersensible. L'écriture enregistre cette sensibilité : le roman est une exploration stylistique réussie à partir de la scène intérieure d'une adolescente. Par de petits écarts grammaticaux, l'auteur, née en 1985, accompagne une héroïne qui joue avec les limites. «*Je suis seule MAIS ce n'est pas de toi que je veux*», pense-t-elle d'un garçon dont le regard s'attarde. Des majuscules, des alinéas, des ritournelles laissent entrer le conte et la poésie dans le monologue intérieur. Nous sommes surtout en compagnie d'une bonne comédienne : «*Regardez-la - ignorer la honte profonde qu'elle va infliger à ses parents sur ce petit théâtre de plage.*»

Des faits neutres, des personnages sans prénom maintiennent une sobriété : l'héroïne ne chamboule pas tout, elle réorganise son monde. Parlant d'elle-même le plus souvent à la troisième personne, «*elle*» triomphe dans son récit comme elle entend triompher désormais dans son existence. L'impérieuse a l'humour noir, par exemple lorsqu'elle termine le scénario de sa future étreinte par cette prophétie : «*Sa mère jetée aussitôt dans un lit de feuilles d'automne, comme la roue tourne, comme la roue tourne*». Un clou chasse l'autre : l'adolescence est l'âge de la séparation.

C'est aussi l'âge de l'attente par excellence, et *la Légèreté* est un formidable livre sur le travail du temps, sur une pensée qui cherche sa liberté en prenant son temps. Il tranche avec la rapidité ambiante. C'est à la séparation que prépare une quantité d'espérances, d'intentions, de certitudes lancées à l'emporte-pièce puis balayées par les doutes. «*Elle ne sait pas encore comme tout passe*» : la remarque surprend, car c'est la seule fois où le personnage se décolle à ce point de celle qu'«*elle*» était mais n'est plus. Des occasions se

présentent enfin avec les garçons. La précision installe le calme nécessaire aux décisions importantes : «*C'était une grande chose et ce n'était rien. Il s'agissait de lui prendre la main.*» Heureusement qu'il y a les vies imaginaires, plus faciles : «*Je veux des hôtels dans ma vie*», des amants, et peut-être pas d'enfant.

Après l'été vient le moment de raconter à une amie ce qui a eu lieu, ou pas. La confidente s'appelle Carole : «*C'est la dernière fois qu'elles se parlent et elles ne le savent pas.*» L'adolescence est aussi le temps des dernières fois.

- Article paru sur « <http://www.onlalu.com> », site de critiques et d'informations littéraire par Eugénie Martinache

L'insoutenable légèreté...de l'adolescence

C'est sur l'adolescence, le moment de la vie le plus **hésitant** et le plus éclatant à la fois, que s'est penchée Emmanuelle Richard dans *La Légèreté*, son premier roman.

Elle a quatorze ans et demi, elle n'a jamais embrassé de garçon sur la bouche. Elle a des jambes d'allumettes et se trouve laide, elle voudrait être populaire. Cet été-là, ses parents l'emmènent, son petit frère et elle, à l'Île de Ré, repère des bourgeois bien habillés et bien élevés. Elle se dit que leur place serait au camping et non pas dans une location du très chic village des Portes en Ré. Elle se dit aussi que quelque chose doit arriver pendant ces vacances – n'importe quoi – quelque chose qui la fasse vivre. Quelque chose qui lui fasse dire que sa vie est différente de celle, vide et ennuyeuse, de ses parents. Alors elle attend. Elle attend, elle attend. Elle traîne sur la place du village en observant les jolies filles aux robes légères rire à gorge déployée au milieu des garçons. Elle se baigne dans la mer et va au cirque. Elle tue le temps en se promenant et en pensant qu'elle aimerait faire l'amour. Elle envie les jeunes qu'elle croise dans les rues, elle voudrait, elle aussi, monter à trois sur un vélo. Elle voudrait furieusement être eux. En filigrane, une pensée la hante, celle d'Antoine, un camarade de classe à qui elle n'avait jamais parlé, qui s'est jeté du pont de Normandie pendant l'année scolaire. Elle se demande pourquoi il a fait ça. Peut-être que c'est la solution, sauter pour échapper à cette vie de con.

La Légèreté est un roman pesant. L'attente bouillonnante et destructrice de la jeune fille crée une tension palpable. Emmanuelle Richard retranscrit à merveille les angoisses de l'adolescence. La honte de ses parents, la peur d'être différent, le dégoût de son corps et paradoxalement l'éveil de la sexualité. D'une écriture coulante et anarchique, qui se moque des traditions, où les majuscules s'invitent derrière les virgules et où deux mêmes mots peuvent se retrouver côte à côte, l'auteure exprime l'urgence et la colère de la gamine. Mais derrière cette croûte mélancolique, le ciel n'est pas si lourd. Peut-être est-ce cela le temps de l'adolescence, un temps où l'on imagine que tout est tragique, mais qu'en fait rien ne l'est, où l'on est en réalité davantage insouciant que grave.

Emmanuelle Richard signe un roman enivrant et cruellement vrai sur l'adolescence, qui frappe à la porte de nos propres souvenirs.

◆ *Pour la peau*, éditions de l'Olivier, 2016 – Prix Anaïs Nin (25/01/2016)

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

« La première fois que je vois E. je le trouve quelconque sinon laid. Il a le teint gris et il fume, ce sont les seules choses que je remarque. »



Pour la peau
Emmanuelle
Richard

E. est adossé à la porte verte de son agence lorsqu'Emma l'aperçoit. Il doit lui faire visiter un studio. Cette scène, Emma ne cesse d'y revenir. Emportés par un amour auquel ils ne s'attendaient pas, ils se sont aimés, puis séparés.

Pour la peau raconte l'histoire de cette passion: violente, totale, obsédante.



Éditions de l'Olivier

Extraits de presse :

- Article paru dans *Le Monde des Livres*, le 7 janvier 2016 par Florence Bouchy.

« Les premières pages du deuxième roman d'Emmanuelle Richard sont quelque peu trompeuses. L'écrivaine, née en 1985, semble hésiter à s'engager dans un récit que l'on devine très personnel et multiplie les références littéraires et culturelles, comme pour se cacher derrière les auteurs qu'elle admire, ou pour légitimer d'entrée de jeu son entreprise : un titre, *Pour la peau*, emprunté au chanteur Dominique A, une reprise détournée de la première phrase d'*Aurélien*, le grand roman d'amour d'Aragon (Gallimard, 1944), et des procédés d'écriture – notamment l'usage des parenthèses pour commenter l'œuvre en cours – hérités d'Annie Ernaux. Après avoir revisité *La Honte* (Gallimard, 1997) dans son premier et très bon roman, *La Légèreté* (L'Olivier, 2014), Emmanuelle Richard, se dit-on, a décidé de donner sa version de *Passion simple* (Gallimard, 1991).

Rétrospectivement, le lecteur se trouve bien sévère avec ces premières pages, tant le livre est original et réussi, l'écriture courageuse et maîtrisée, et la voix singulière de l'auteure intensément présente de bout en bout. Les tâtonnements d'Emmanuelle Richard sont bien plutôt le signe qu'elle se pose la seule question qui vaille lorsque l'on se confronte à un sujet aussi rebattu que celui-là : comment écrire, (...) »

En savoir plus sur : http://www.lemonde.fr/livres/article/2016/01/07/emmanuelle-richard-l-amour-est-un-oiseau-rebelle_4842931_3260.html#I7Eh7QuMIJRxfjJ7.99

- Article paru dans *Libération*, 29/01/2016 par E. Franck-Dumas

C'est une fille qui remarque un garçon le jour où il lui parle de David Foster Wallace. Pas la première fois, mais la deuxième : quand il lui répète ce qu'il lui avait déjà dit au sujet de l'écrivain américain, car « *il ne se souvenait pas de m'en avoir parlé la fois précédente, j'ai pensé que sa culture littéraire/générale n'était qu'un vernis, je l'ai trouvé touchant, enfantin et touchant, cet effort qu'il faisait de l'étaler pour moi* ». Sur la culture, elle se trompe mais l'essentiel n'est pas là, l'essentiel est dans le signal à basse fréquence que ce détail envoie, assez tôt dans *Pour la peau*, deuxième roman d'Emmanuelle Richard, histoire d'une brève passion : que ce livre parle d'aujourd'hui, et qu'il y sera question d'écriture, ou plutôt de ce lien entre désir et écriture qu'on n'en finit pas de nouer et dénouer.

La narratrice est écrivain, quasi trentenaire. Récemment arrivée dans une ville où elle ne connaît personne, elle vient de rompre avec son compagnon. Très vite, elle a « *des problèmes de chauffe-eau, de solitude et de chauffe-eau, d'abord celui du chauffe-eau et ensuite celui de la solitude* ». Et ceci expliquant sans doute cela, « *une envie rouge de relations sexuelles planifiées avec des hommes nouveaux, des peaux en vrac, des hommes mariés ; surtout pas amoureux, surtout pas disponibles* », un désir « *si grand et si cru qu'il [lui] fait peur* ». Le livre ausculte ce désir, le retourne, défait toutes ses coutures, dit comment une femme se débrouille avec de nos jours, qu'il soit celui que la narratrice éprouve pour ces « *hommes nouveaux* » rencontrés sur un site internet, qui la mène à une impasse, ou celui qu'elle sent monter pour E., le connaisseur de Foster Wallace, de vingt ans son aîné, connu lors d'une visite de studio. Elle commence par jeter sur lui un regard plein de mépris, avant d'admirer sa silhouette de « *haïku boxé* ». « *Et comment ne pas parler de ton cul ? Ton cul que j'aimais autant que les rides amères et angoissées autour de ta bouche... L'odeur du cul de E., de ses couilles. Mêlée de transpiration.* »

Perfection de certains « *îlots de sérénité* », comme une sieste sur une plage, gestes de la vie quotidienne, corps et peau scannés au plus près, gêne, vulnérabilité : rien ne manque à l'inventaire de la romance contemporaine. Le livre est construit de manière chronologique, mais souvent les scènes sont précisées, remontées, nous faisant revenir aux débuts de la rencontre - premier indice qu'elle se terminera mal, sinon pourquoi rejouer et rattraper par l'écriture ? Le sens des premières scènes remonte à la surface, à mesure qu'E. se découvre, « *un voyou, un tricheur, un vrai-faux petit-bourgeois qui se donne des airs de petite frappe white trash* ». Le carambolage sera magnifique, et sous les va-et-vient de son désir à elle se dessine désormais le nôtre, un désir de lecteur : continuer à nous baigner dans cette langue claire et sans artifice, d'une fraîcheur trop rare.

- Article paru sur « <http://toutelaculture.com> »

Comment se remettre d'une histoire d'amour, d'une séparation ? Emma s'était installée dans une ville de province avec son conjoint, S., avant de s'en séparer. Lui est rentré à Paris, elle a préféré rester encore quelques temps. Elle cherche alors un appartement. C'est ainsi que le livre débute, alors que la séparation est acquise, signée, que la porte est ouverte au renouveau.

A la découverte de l'autre

C'est en cherchant son nouveau chez elle qu'Emma va rencontrer l'amour. Elle ne le trouve pas beau, il est beaucoup plus vieux qu'elle, n'est même pas sympathique, ni au premier, ni au second abord. Il lui a trouvé cet appartement, elle ne se rapproche de lui que par des questions administratives. Questions qui deviendront fréquentes, puis plus intimes. Le temps d'un été, Emma et E. formeront presque un couple. Tomberont même un peu amoureux.

Sous un soleil d'été, Emma roule sur son vélo vers un amour impossible. Remplacer un amour par un autre, c'était sa solution la plus évidente puisque les hasards de la vie ne laissent pas toujours le choix. Les deux amants vont apprendre à se découvrir, avancent à tâtons vers ce qu'on pourrait appeler un *quotidien*. C'est finalement dans le sexe qu'ils se retrouveront le plus, en partant à la découverte de l'autre en faisant tomber les barrières, les *a priori*. En savourant l'instant, la peau, et le corps de l'autre. En se livrant corps et âme, malgré les risques, malgré les doutes, malgré les blessures que cela peut engendrer. Et que cela engendrera (...)

Emmanuelle Richard, dans ce deuxième roman, livre les émotions à chaud d'une femme sensible et prisonnière de son attachement. Avec beaucoup de subtilité et de vérité, elle met en lumière l'impuissance, les faiblesses et les contradictions que peuvent engendrer l'amour. Cet amour qui, parfois, force à suivre envies et passions, bien plus que de raison.

Entretien avec Emmanuelle Richard

- [Blog littéraire de Pierre Ahnne, le 11 Octobre 2014](#)

Emmanuelle Richard est jeune. Elle a publié aux Éditions de l'Olivier en février 2014 un premier roman intitulé La Légèreté. J'ai dit ici même à quel point j'avais été séduit par l'écriture nerveuse et précise de cette auteure débutante, par son absence de concession au tout-venant du romanesque, par l'originalité avec laquelle elle aborde le thème pourtant maintes fois traité de l'adolescence.

Comment en êtes-vous venue à écrire ?

C'est quelque chose que j'ai longtemps fui... À l'école, j'étais bonne en français et tout le monde avait l'air de penser que si je voulais devenir écrivain je pourrais l'être, ça paraissait de l'ordre de l'évidence. Mais moi je trouvais ça solitaire, triste, ça ne me faisait pas envie du tout. Jusqu'au jour où une professeure de français nous a donné en dictée le début de *Moderato cantabile* [de Marguerite Duras]. Ça a été un événement déclencheur. Je me suis précipitée à la bibliothèque. Là, je suis tombée sur *Passion simple*, d'Annie Ernaux, et j'ai lu tout ce que j'ai pu trouver d'elle. Nouvelle révélation. En fait, c'est elle le premier auteur qui m'a donné envie d'écrire.

J'ai commencé à le faire vers l'âge de seize ans. J'étais poussée par le besoin de sauver des choses que je ne voulais pas voir disparaître. À dix-huit ans, j'ai démarché les

éditeurs, à pied, avec un premier manuscrit sous le bras. Il a été refusé partout. À vingt ans, pareil. Pendant tout ce temps je n'ai jamais douté d'être un écrivain, mais parfois je doutais de cette certitude. Puis un jour j'ai pensé à me trouver un parrain. Je suis allée voir Olivier Adam. Il est le premier à m'avoir dit que la question de savoir s'il fallait continuer ne se posait même pas.

Comment écrivez-vous ?

Il y a de grandes périodes pendant lesquelles je n'écris pas. Je n'écris que pour faire un livre. Je m'y suis remise depuis quelques mois alors que j'avais passé presque un an sans écrire.

Je crois qu'on écrit parce qu'il y a des images qu'on veut sauver de l'oubli. Alors on essaie de trouver un moyen de les relier entre elles. Mais au départ il y a ces choses qu'on ne veut pas perdre, et la construction, le livre proprement dit, viennent après.

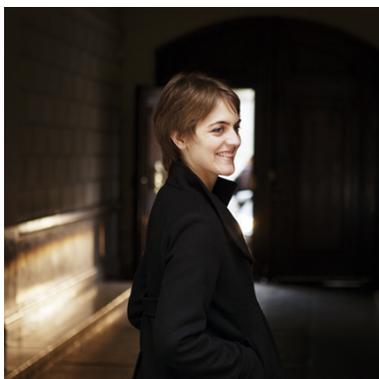
Je crois aussi qu'on écrit toujours la même chose.

Écrire, est-ce pour vous un travail ?

Ce n'est pas *un* travail compte tenu de l'épanouissement personnel que ça apporte. Il n'en reste pas moins que c'est beaucoup *de* travail. J'attache énormément d'importance au rythme, aux sonorités, et il peut m'arriver de rester une semaine sur une page...

Y a-t-il des auteurs dont vous vous sentez proche ?

Annie Ernaux, bien sûr, j'en ai déjà parlé. C'est de l'ordre d'une filiation. J'aime aussi beaucoup ce que font Emmanuelle Pagano ou Véronique Ovaldé. Je trouve chez celle-ci le questionnement sur la violence des rapports sociaux, la famille, qui m'importe à moi aussi. L'attention aux petites choses chez quelqu'un comme Susan Minot m'intéresse également. De manière générale, j'aime les auteurs qui ont une sensibilité au social. Et aussi Éric Reinhardt, avec sa violence sans concession, cette énergie de la colère, qu'on peut aussi trouver dans le rap, par exemple.



Je pourrais encore vous parler de Joy Sorman, que j'admire pour sa façon d'avoir un territoire bien à elle et une écriture très physique. Ou de Nathalie Léger, de sa finesse, de sa précision, de tout son propos sur le féminin, la question du genre. Elle écrit très peu mais je la trouve d'une importance capitale. Tout comme Emmanuelle Bernheim, Jean Rhys, Didier Eribon et tant d'autres...

La Légèreté n'est pas tout à fait votre premier livre : en 2010, vous avez publié, à L'École des loisirs, Selon Faustin. Comptez-vous continuer à écrire aussi « pour la jeunesse », et y a-t-il pour vous une différence entre cette écriture-là et celle qui s'adresse aux adultes ?

C'est une question de hauteur de regard. On écrit ce qu'on a à écrire. Avec la hauteur de regard qui est la plus juste, celle qui convient le mieux aux personnages. Après, le résultat, le choix d'une collection, c'est une affaire de marketing. Il n'y a pas de sujet plus spécialement « pour la jeunesse ». Donc je pense que oui, certainement, il m'arrivera encore d'écrire des livres qui seront publiés dans des collections destinées aux adolescents.

Quand on est l'auteur d'un premier roman qui a remporté un certain succès, comment envisage-t-on la suite ?

Il paraîtrait que le deuxième livre est le plus périlleux, le plus difficile à écrire. Mais je ne ressens pas cette difficulté. Je n'ai pas d'angoisse à ce propos.

D'un point de vue économique, je ne peux pas vivre de l'écriture pour le moment mais je pense que dans un certain temps je pourrai le faire, en gardant un travail à temps partiel. J'aimerais bien avoir la liberté de ne plus travailler trente-huit heures par semaine comme je le fais à l'heure actuelle.

Dans La Légèreté, vous faites le portrait d'une adolescente dont vous dites vous-même qu'elle est un peu celle que vous avez été. Continuerez-vous à écrire en utilisant comme matériau votre propre expérience ?

Oui, bien sûr. Je pense qu'on n'invente rien, qu'on ne fait que travestir ou corrompre ou déguiser. Je crois aussi que plus on parle de soi, plus on parle du monde. Plus on descend profondément dans l'intime, plus on s'approche de l'universel. Autofiction ?... Je ne crois pas à ces catégories. Dès qu'on écrit on fictionnalise, et en même temps on parle de soi.

Le corps et le désir, d'une part, le conditionnement social et les barrières de classe, de l'autre, sont au centre de votre roman. Peut-on considérer que ce sont là les deux grands thèmes de votre travail d'écrivain ?

Je pense. La question du social, oui, j'y suis très sensible, en raison de mes origines et de mon expérience professionnelle, qui m'a amenée à faire beaucoup de « petits boulots ». Celle du désir aussi, plutôt que du corps, et celles de la peur de ne pas être aimé, de l'image de soi qu'on veut renvoyer, qu'on renvoie effectivement... Oui, ces deux axes-là : le social, et le désir ou peut-être l'amour.

Sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

C'est trop tôt. J'ai recommencé à écrire en juin. Ce sera un roman, tellement différent du précédent que la fameuse question du « deuxième livre » ne se posera même pas, ce livre à venir n'aura rien à voir avec le premier.

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ Régional
DU LIVRE